

## L'ORDRE DES CROISSANTS

L'immense pièce était plongée dans l'obscurité à l'exception du cône de lumière envoyée par la lampe de bureau et de l'écran de télévision allumé sur le débat entre les deux candidats du second tour.

Il était seul, assis à son bureau, devant le plateau-repas qu'il s'était fait porter : il avait perdu jusqu'au goût des repas plantureux, déjeuner ou dîner, qu'il appréciait encore quelques semaines plus tôt. Le jambon-salade et le yaourt qui leur tenait compagnie sur le plateau posé devant lui, sur un bureau à peu près vide, étaient tout un symbole.

Une carrière comme la sienne, même démarrée sous les meilleurs auspices de l'ENA et de l'Inspection des Finances et terminée à l'Elysée, avait forcément connu plusieurs fois la mort politique avec son lot d'humiliations et de dos tournés. Mais chaque fois une résurrection, préparée ou miraculeuse, l'avait relancé dans l'arène. Cette fois, malheureusement, il sentait qu'il n'y avait plus rien à espérer ; cette mort politique était la dernière. Elle avait déjà un goût de mort tout court. Abandonné de tous. Seul dans cet immense bureau où quelques mois plus tôt, même à dix heures du soir, il était rare qu'il n'y eût pas au moins l'un de ces « visiteurs du soir » dont la hiérarchie occulte se mesurait à la discrétion de la porte par laquelle ils étaient entrés à l'Elysée.

A défaut, un simple coup de fil suffisait pour aller dîner à l'improviste chez des amis ou les retrouver dans l'un de ces restaurants « toqués » ou étoilés, avec la fine fleur du Paris qui comptait. Sinon, n'importe quel spectacle à la mode se débrouillait pour lui trouver à l'instant une, ou des places, si l'envie l'en prenait. Au pire, il organisait au pied levé une séance de cinéma dans la salle privée du Palais et il ne lui fallait que quelques minutes pour la remplir.

Tout s'était écroulé en quelques jours. Depuis, les amis n'étaient plus chez eux, ou plus disponibles, les restaurants n'avaient plus que des tables discrètes en fond de salle (de toute façon, il n'avait aucune envie d'aller y dîner seul) quand on ne lui signalait pas la présence de tel ou tel qui le traînait dans la boue depuis des semaines avec d'autant plus d'énergie qu'ils avaient à faire oublier des mois ou des années de copinage et de collaboration. Même Elle, la dernière en date, l'avait abandonné depuis deux semaines, pour un congrès à l'autre bout du monde d'où lui parvenait au mieux un sms de quelques mots, de temps en temps.

Dégoûté, il jeta un coup d'œil à la télé : ce sempiternel échange de faux arguments, de demi-vérités et d'accusations déloyales lui donna un haut le cœur. Il avait tellement pratiqué ce jeu en son temps qu'il aurait pu faire les réponses de l'un et de l'autre avant même qu'ils en aient prononcé le premier mot. Il coupa le son et se repencha sur le plateau où il remarqua un billet qui lui avait échappé, plié sous le pot de yaourt. Il le déplia et tressaillit : cette écriture si particulière... Comment avait-elle pu pénétrer dans le Palais ?

Avant de lire, son attention fut détournée par un mouvement dans la pièce. Plus intrigué qu'effrayé, il leva les yeux et ce qu'il vit était tellement étrange qu'il n'eut même pas le réflexe d'appeler. Un couple, comme éclairé par sa propre lumière, traversait le bureau en silence, mais pas n'importe quel couple : la Pompadour, qui semblait sortie du tableau accroché quelque part dans le Palais en souvenir de ce qu'elle faisait partie de son histoire, et... Louis XV ! Ce ne pouvait être que lui pour avoir cette intimité.

Ils se parlaient sans qu'aucun son ne lui parvint, et, sans lui prêter la moindre attention, ils allèrent s'allonger sur le canapé où il recevait ses visiteurs. Leur intention n'était manifestement pas d'y poursuivre leur conversation et il lui fallut quelques secondes pour se remettre de son effarement :

- Mais..., en réalité, il émit une espèce de gargouillis à peine audible en même temps qu'il sentait son corps s'engourdir et s'enfoncer dans son fauteuil.

## L'ORDRE DES CROISSANTS

La Pompadour, qui lui tournait le dos, n'était pas en mesure de répondre. Mais Louis XV, en se penchant sur le côté, lui adressa un sourire et, d'un doigt sur les lèvres, lui fit signe de se taire. Bien que son esprit s'embrumât de plus en plus, il avait encore assez de conscience pour réaliser qu'il était victime de quelque chose de grave et qu'il avait besoin de secours, d'urgence. Il se pencha pour atteindre son téléphone. Mais s'il pouvait encore bouger les doigts et le coude, il n'avait plus la force de lever le bras. Sa vue se brouilla puis elle s'éclaircit juste le temps de découvrir qu'un autre couple avait remplacé le précédent sur le canapé... et dans la même position ! Il fit un effort qui lui parut surhumain pour maintenir son regard et, dans ce qui lui restait de discernement, il reconnut l'uniforme vert de colonel de la Garde et le visage qui avait remplacé celui de Louis XV : Napoléon ! ... et Joséphine certainement ! Elle aussi une ancienne occupante des lieux.

Il était déjà au-delà de ses limites quand une ombre rouge se glissa dans son champ de vision. Rouge, comme le bourreau ! Résigné, à bout de force, il laissa retomber sa tête mais il put, en une fraction de seconde, reconnaître Murat dans le grand uniforme qu'il portait sur le tableau accroché dans le salon du même nom. Murat ! Il était seul, cependant à la manière dont il se reboutonnait, même au seuil du coma, il était facile d'imaginer d'où il sortait. La tête sur la poitrine, ses yeux à peine ouverts tombèrent sur le billet qu'il tenait encore crispé dans sa main. Avant de sombrer complètement, les cinq ou six premiers mots qu'il eut juste le temps de lire, prirent tout leur sens.

L'huissier venu chercher le plateau, le trouva effondré sur le bureau. Il déclencha l'alarme. Le médecin de l'Élysée arriva presque aussitôt. Il ne put que constater le décès. Cela fait, il prit à part, aussi discrètement que possible, le Chef de la Sécurité et lui chuchota :

- Les lèvres, l'odeur. Un empoisonnement !

Le policier, qui avait dans la poche le billet froissé dans sa main, lui répondit :

- Il n'y que vous et moi qui le savons. S'il y a une fuite je saurai d'où elle vient !

Le jeune médecin militaire se le tint pour dit.

Cependant, la rumeur se répandit comme une traînée de poudre dans tout Paris et dans toutes les salles de rédaction. Par reconnaissance pour un Président qui les avait beaucoup gâtées, aucune ne s'en fit l'écho. Une seule, qui n'avait jamais porté l'ancien président dans son cœur, y fit une allusion dans un éditorial consacré à « l'héritage » :

« ... En paraphrasant Clémenceau qui, après le décès de Félix Faure, dans les conditions qu'on connaît, avait dit qu'il avait rêvé d'être César et qu'il n'avait été que Pompée, Lui, se satisfait toute sa vie de n'avoir été *qu'un* Pompée et même pas le premier : Cinna, le petit-fils, autrement dit le troisième dans *l'ordre décroissant*.... ».